

L'ami de Mariette

Constance Havard

Number 74, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13773ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Havard, C. (1997). L'ami de Mariette. *Moebius*, (74), 127–132.

CONSTANCE HAVARD

L'ami de Mariette

Elle vérifie pour une ultime fois le contenu de son sac à lunch: grappe de raisins verts sans pépins (s'il fallait qu'un de ces noyaux se fraye un chemin sous la prothèse dentaire, juste avant la rencontre!), tablette de chocolat, assortiment de biscuits, du fromage et, comme plat de résistance, un sandwich de pain de blé au poulet (sans mayonnaise).

Le sac passera la nuit au réfrigérateur, fin prêt à être ramassé sur le coup des huit heures. Mariette aurait très bien pu attendre au matin du départ pour préparer ses victuailles, elle sait pertinemment qu'elle sera debout dès six heures, mais elle redoute la nuit blanche et l'énervement des grands jours qui lui font confondre nitros et bonbons en forme de cœur de la Saint-Valentin.

Il y a si longtemps qu'elle a encerclé cette date sur son calendrier, elle avait dû en tourner au moins cinq pages, jusqu'à ce paysage de cabane à sucre fumante. Cinq mois à se frictionner les jambes, à endurer la cruelle humidité de l'hiver, à faire le décompte des jours tout en sachant qu'ils lui sont amputés de sa courte espérance de vie. Qu'importe ce qu'il lui reste à vivre, elle a promis au bon Dieu de se soumettre à sa volonté dès le lendemain de cette journée mémorable. Elle songe toutefois de plus en plus à négocier un sursis, question de savourer le souvenir pendant quelque temps...

La résille sur l'oreiller, Mariette ne maudit pas la solitude ce soir; elle goûte le silence comme on se repaît d'une boisson chaude les jours d'hiver: avec abandon, la tête légèrement inclinée vers l'arrière comme pour mieux sentir cette chaleur descendre

lentement et calmer les ardeurs acides de l'œsophage. Le moment d'ordinaire tant redouté, celui où le cœur bat la chamade et où les quatre murs sont autant de prétextes à comprimer l'air, ces quinze minutes quotidiennes de noirceur se sont même inclinées devant sa confiance tranquille. La bouteille de valiums n'a pas été ouverte, elle trône sur la première tablette de la pharmacie, flanquée du Polident et du Muguet des bois. Dans la cuisine, l'horloge chante les demi-heures et pour la première fois depuis qu'elle l'a reçu en cadeau, Mariette ne songe pas à demander à monsieur Giguère de décrocher ce foutu coucou du mur. Son modeste appartement offre le confort rassurant et chaleureux d'une vieille paire de pantoufles.

Elle sourit en pensant à ses deux nièces qui ont tout fait pour la dissuader d'un tel projet, feignant la crainte que de tels émois ne l'achèvent. «Y ont tellement peur qu'un appel d'urgence les force à quitter le bureau en vitesse et les envoie dans un village perdu où y m'auraient débarquée. Ou, pire encore, de quoi y auraient l'air si je rendais l'âme là-bas, au milieu d'inconnus? Non, c'est sûr que c'est ben plus pratique que je me tienne tranquille. Je les ai pas habituées à ce genre de caprices.»

Mais Mariette sait que son ami l'attend. Une amitié de plus de trente ans, ponctuée de nombreuses lettres, une présence que n'a jamais su abolir la distance entre Pontbriand et Montréal. La certitude que cet ami a traversé les âges en beauté, qu'il sera encore aussi charmant, aussi attentif. Surtout, le triste bonheur de se croire aimée de lui, et de lui seul au monde. Ce rendez-vous si longtemps rêvé, voilà qu'il lui est offert sur un plateau d'argent.

*

Assise à l'avant de l'autobus qui s'ébranle, le sac à main bien serré sur son ventre, Mariette détaille ce paysage familier comme si elle le quittait définitivement. Elle sait pourtant qu'elle se recouchera cette nuit dans le même lit, épuisée sans doute mais com-

blée, pleine de ce doux mélange de bonheur et de mélancolie. Encore une fois le temps se sera joué d'elle et l'aura menée beaucoup trop rapidement de l'autre côté de cet instant béni. Dans quelques heures à peine, on sera déjà demain.

Mais les préoccupations du moment se résument plutôt au souvenir des paroles de *Valderi, valdera, Chante-la ta chanson, Un jour à la fois* et autres perles du florilège de la chanson d'autobus... En plus, il fallait bien que ce soit madame Lacroix qui accapare le recueil; avec sa voix chevrotante de soprano, elle perd la moitié de sa chorale dans les aigus! Mariette, rompue à la haute voltige vocale par ses années de fréquentation de Rina Ketti et Ginette Reno, ne s'en laisse pas imposer par l'ex-diva de Saint-Éphrem: elle saute allègrement d'un octave à l'autre pour se ménager la gorge.

L'horaire de la journée précise que le dîner se prendra au légendaire Da Giovanni. Puis, visite guidée du Biodôme; écourtée toutefois, madame Cyr ayant perdu connaissance dans la chaleur tropicale... Mariette, dont l'énervement grimpe à la vitesse du taux d'inflation russe, n'est guère en mesure d'apprécier ces activités. Elle regarde sa montre toutes les trente secondes, s'assure auprès du chauffeur que le groupe arrivera à temps. «Madame, Montréal, c'est pas Los Angeles, on est à peu près à quinze minutes de Tél-Métropole!»

*

Le débarquement rue Alexandre-DeSève provoque la cohue: les unes se ruent sur leur bâton de rouge à lèvres, les autres déchirent nerveusement leur boîte de Chiclets. À peine a-t-on franchi le seuil de l'édifice que les belles-sœurs Pomerleau jurent dur comme fer avoir reconnu Yves Corbeil au fond du couloir, accompagné sans doute de Magdaléna... Tandis que les chasseuses de têtes multiplient les paris sur le plus grand nombre d'«ortographes» obtenus, un préposé à l'accueil invite le groupe à le suivre dans le studio numéro trois.

«Hein, c'est pas plus grand que ça?» L'étonnement et la déception se lisent sur les visages des voyageuses. Couettes de fils sous les sièges, mégots de cigarettes sur le piano, musiciens en t-shirt blanc: on est loin du glamour habituel de la télévision. Mariette est estomaquée en découvrant que le rose et le bleu du décor, qu'elle avait tant cherchés chez son marchand Sico, ne sont en fait que l'effet des projecteurs derrière des panneaux incolores...

Pendant que les techniciens s'affairent à ramasser ce qui traîne sur le plateau, un «réchauffeur de foule», accueilli par des cris de nervosité, donne ses directives au groupe: «Bonjour mes petites dames! Pis bonjour au chauffeur d'autobus, bien sûr! Bienvenue à *L'Heure gai*, l'émission la plus regardée durant le souper! Êtes-vous en forme? J'imagine que oui, vous êtes pas avec vos maris! J'espère que vous leur avez pas conté des histoires, parce que là, y vont vous voir à la T.V. (Sur ces mots, les deux tiers des spectatrices se replacent les cheveux, mine de rien.) On a quelques instructions à vous donner avant que ça commence. Premièrement, cachez-vous pas si vous voyez qu'on vous filme; probablement que ça va être votre seul moment de gloire, profitez-en pour faire un beau sourire! Deuxièmement, c'est le grand monsieur là-bas, celui avec le chandail vert pis les écouteurs, qui va vous dire quand applaudir. Faque gardez-le à l'œil. Vous savez à quel point Michel compte sur vous pour...»

À la seule mention du nom de son amoureux, Mariette devient étourdie. Elle n'entend plus que son cœur qui lui martèle les tempes, et un bourdonnement lointain, qui se précise à mesure qu'il s'amplifie...

— Ah, Mariette, je le savais que vous finiriez par venir! Le voyage n'a pas été trop fatigant?

— Mon beau Michel, tu sais ben que j'aurais pas manqué cette occasion-là pour tout l'or du monde!

— Vous êtes aussi jolie que je l'imaginai... Et je reconnais votre parfum aussi, vous en imbibe vos lettres!

— C'est ma nièce qui me l'offre. Y vient en vente chez Jean Coutu toutes les années, avant Noël. Ça y coûte pas trop cher pis a se creuse pas la tête pour trouver que'qu' chose à me donner. Tu sais, à mon âge, on a pas mal toute ce qui nous faut pour nos petits besoins. Pis quand ben même on aurait des idées de grandeur, la carcasse suit plus... Finies les grandes joies, finies les grandes peines, tout est petit égal... Bon, écoute-moi donc, une vraie pie!

— Aurons-nous le plaisir de souper ensemble après l'enregistrement?

— Es-tu sérieux? Mon doux, pincez-moi que'qu'un, on dirait que je rêve...

*

«Tiens, prends une gorgée de brandy, ça va te ramener les esprits. Fais-toi-z-en pas, ma chouette, j'ai rien vu de l'émission mais c'est pas grave. Tu sais, moi, Michel Louvain... De toute façon, l'ancienne voisine de mon beau-frère est secrétaire ici pis paraît que... entéka! Je voulais rester à côté de toi. Tu nous as fait peur, ma torrieuse!»

Mariette essaie de reconnaître les lieux: murs blancs, ordinateurs ici et là, puis Thérèse Langevin à ses côtés qui la fixe de ses yeux globuleux pleins de commisération. Désespoir! Comment le destin a-t-il pu lui jouer ce tour si cruel?

Ne faisant ni une ni deux, Mariette s'éjecte du fauteuil de grand patron dans lequel on l'avait installée, bouscule sa compagne au passage, puis entreprend une course digne de *Broadcast News* dans les couloirs de la station. Au loin, l'indicatif musical de son émission favorite résonne de ses premières notes. Dans quelques secondes, le générique va rouler, Michel va s'avancer vers le public pour donner des poignées de main, et il va sûrement remarquer le siège vide...

Poussant la porte battante surmontée d'une lumière rouge qui doit bien signifier un quelconque avertissement, c'est une femme décidée à jouer le tout

pour le tout qui fait irruption dans le studio: «MICHEL!» Son cri tonitruant provoque un certain cafouillage parmi les musiciens, qui se font aussitôt intimer l'ordre de poursuivre leur ritournelle. L'animateur, élégant dans son complet bleu ciel, fait quelques pas en direction de cette spectatrice hystérique, la prend par la taille et l'invite à chanter avec lui les dernières rimettes de la chanson-thème:

«C'est *L'Heure gaie*, oui, c'est *L'Heure gaie*
Mais il est temps de souper
Retournez à vos chaudrons
Je vous offre ma chanson»

Non, il ne l'a pas déçue!

Tandis que les petites madames de l'autobus jalousent en secret la profiteuse qui a, croient-elles, tout mis en scène, Mariette se laisse doucement envahir par une douleur lancinante à la poitrine, mélange de joie intense et d'appel vers l'au-delà...